

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



De 1234 à 1336

Les Jacobins

naissance d'un chef d'œuvre

« Nos frères doivent avoir des maisons médiocres et basses » disaient les premiers Dominicains. Mais les nécessités de la prédication et la rivalité avec les autres églises de la ville pousseront les frères toulousains à transformer peu à peu leur église pour en faire le joyau du gothique occitan que nous pouvons aujourd'hui visiter.

La première église

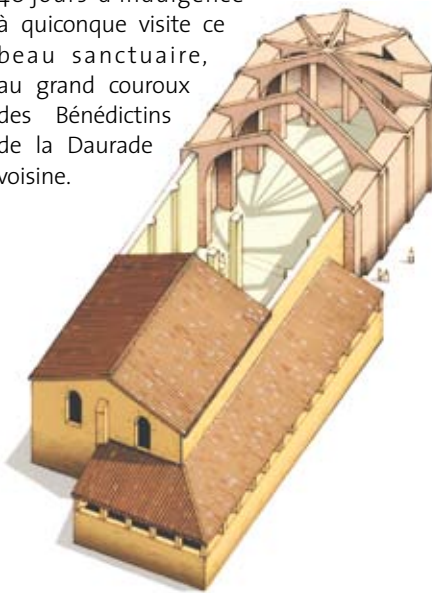
Bien à l'étroit depuis 1216 au prieuré Saint-Romain (rue Saint-Rome), leur premier établissement toulousain, les Frères Prêcheurs s'installent en 1229 dans deux vastes jardins de part et d'autre de la muraille romaine. La première église est construite là entre 1229 et 1234.

C'est un simple bâtiment rectangulaire (22 mètres sur 46) aux murs épais de briques avec deux nefs de largeur inégale: une au nord pour les religieux, une au sud pour les fidèles.



Plus grand

Maîtres du verbe, les Dominicains ont du succès en cette période de retour au catholicisme. L'église est vite trop petite pour les foules qui s'y pressent. On détruit quelques maisons et on agrandit l'église de 1245 à 1252. Le Pape est si content qu'il accorde 40 jours d'indulgence à quiconque visite ce beau sanctuaire, au grand couroux des Bénédictins de la Daurade voisine.

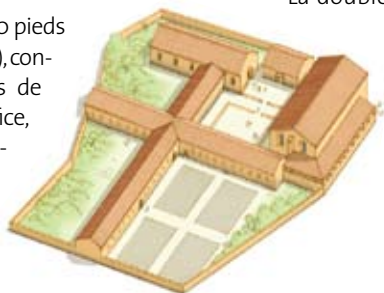


Plus haut

Un demi-siècle après Saint-Dominique, les règles de l'Ordre commencent à s'assouplir: on décide vers 1275 de surélever le chœur bien plus haut qu'il n'est permis. Il faut dire que l'évêque bâtit justement pour Saint-Etienne un chœur tout en hauteur.



L'ensemble est bas (30 pieds soit 13m 60 de hauteur), conformément aux règles de l'Ordre. Bordant l'édifice, une large galerie couverte qui mène au premier couvent.

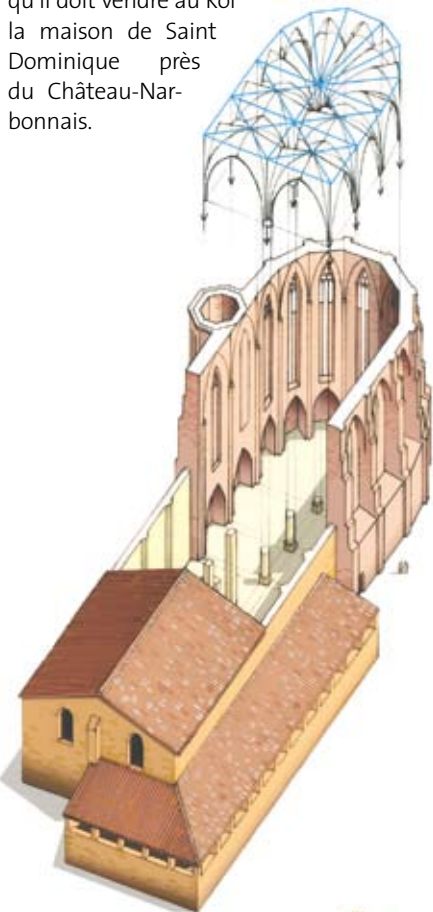


La double nef d'origine est prolongée à l'est par un chœur large mais bas puisqu'il ne devait pas lui non plus dépasser 30 pieds. Pas de piliers mais de larges voûtes comme celles à l'entrée de Saint-Etienne.

La charpente et les voûtes cintrées du chœur de 1252 sont détruites, les murs arasés pour permettre la construction d'une haute voûte en demi-cercle. Mais les experts se rendent vite compte que cette voûte ne pourra tenir sans danger sur une telle largeur. Que faire ?

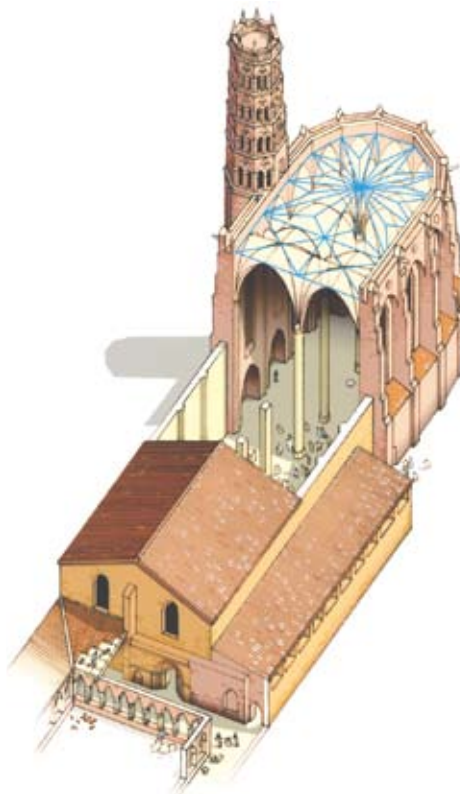
Tâtonnements

Pendant que l'on bâtit les trois premiers étages du clocher sur le flanc nord du chœur (totalement reconstruit à cette occasion) et qu'on surélève ses murs est et sud, les experts réfléchissent. Et finissent par trouver une solution: trois piliers seront édifiés au centre du chœur pour supporter cette audacieuse voûte en demi-cercle. À remarquer que ces trois piliers sont en léger décalage avec ceux qui séparent alors les deux nefs inégales de l'église. Mais la crise financière qui frappe les Frères en 1278 empêche de creuser la question et d'aller au-delà des fondations des nouveaux piliers. Le chantier s'arrête, l'Ordre a tant besoin d'argent qu'il doit vendre au Roi la maison de Saint Dominique près du Château-Narbonnais.



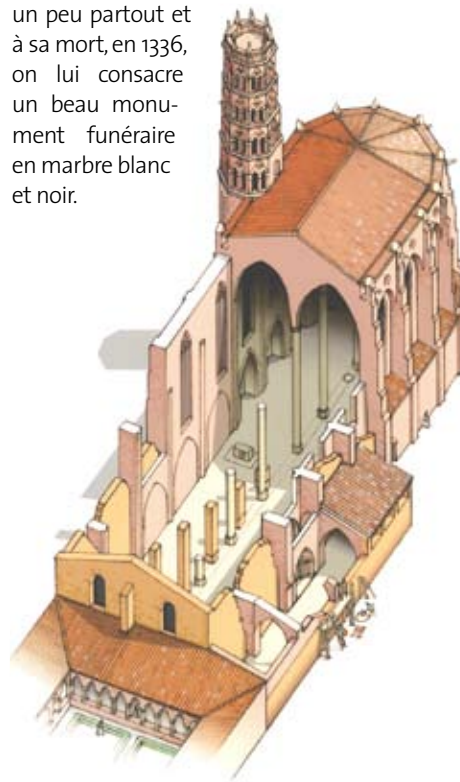
La solution

La crise financière résolue, on édifie enfin les trois piliers vers 1285. En déplaçant légèrement toutefois le dernier vers l'est pour éviter un déséquilibre dans la voûte. Résultat : au lieu d'un simple pilier presque semblable aux autres avec 15 nervures en étoile vers le chevet et trois seulement vers la nef, voici le « Palmier », un épais pilier d'1 m 50 de diamètre, centre majestueux de 22 nervures partant de tous côtés. Le « Palmier » et le voûtement final du chœur sont sans doute l'œuvre d'un maître très doué, différent de celui qui avait commencé le chantier en 1275. En 1292, le chevet est consacré par une messe solennelle et le capitoul Hugues de Palays, qui a largement participé à son financement, peut contempler avec fierté son blason peint de chaque côté de la grande baie du milieu.



L'achèvement

Les derniers étages du clocher, financés par le riche toulousain Bonafous, furent terminés en 1298. Restait la double nef, si basse et si datée... On commence lentement une simple surélévation des murs quand, en 1324, le formidable don de 4000 doubles d'or du cardinal gascon Guilhem de Peyre-Godin change tout. Du coup, on voit grand: les murs d'origine sont doublés de puissants contreforts semblables à ceux du chœur, ce qui permet la création de nouvelles chapelles. Plus un porche monumental d'entrée au sud, tandis que s'élèvent les quatre nouveaux piliers (remplaçant 5 anciens) dans l'alignement de ceux du chœur. Pour remercier le généreux donateur, qui s'est souvenu de ses belles années toulousaines au milieu des fastes avignonnais, ses armes sont peintes et sculptées un peu partout et à sa mort, en 1336, on lui consacre un beau monument funéraire en marbre blanc et noir.



C'est au prieur Raymond de Foix que l'on doit vers 1250 la construction du premier couvent au nord et à l'ouest de l'église (dessin en bas de la page de gauche): réfectoire, premier cloître, dortoirs, tout un ensemble de bâtiments encore très bas qui vont, comme l'église, prendre de la hauteur à la fin du siècle (dessin ci-contre).

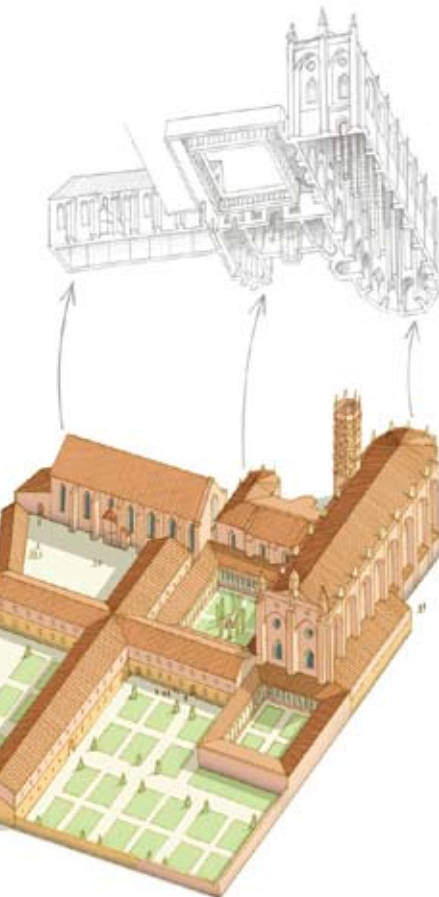


Les reliques de Saint Thomas

L'église finie, encore fallait-il trouver des reliques dignes d'elle pour y attirer les foules. Saint Dominique étant déjà pris (par Bologne, en Italie), on se rabattit sur Saint Thomas d'Aquin, fameux dominicain, dont les restes étaient sous la garde jalouse des moines cisterciens d'une abbaye italienne. Il ne fallut rien moins que l'autorité du Pape pour les convaincre de les céder aux Toulousains en 1368. Guilhem de Lordat, un commingeois au service du Saint Siècle, alla récupérer les os mis en sécurité chez un seigneur local, le crâne dans l'armoire forte d'une église. Mais un tel trésor nécessitait des précautions au milieu des guerres italiennes : les reliques furent acheminées par deux frères et un âne tandis qu'un convoi officiel (mais sans reliques) avec les grands maîtres de l'Ordre servait de leurre sur d'autres routes. Arrivées en Languedoc début 1369, les reliques sont installées aux Jacobins en grande cérémonie en juin. Transférées à Saint-Sernin sous la Révolution, elles reviendront aux Jacobins en 1974, marquant à la fois le septième centenaire de la mort de Saint-Thomas et l'achèvement de la restauration des Jacobins.

1 La chapelle Saint Antonin

Elle est bâtie entre 1335 et 1341 (juste après l'achèvement de la nouvelle nef) par l'évêque de Pamiers Dominique Grima, lui aussi enrichi par un passage auprès des papes d'Avignon. Ses peintures sont un sommet de l'art médiéval occitan et ornaient un lieu voué à la sépulture des frères mais aussi des chanoines de Pamiers. Transformée en infirmerie



Le couvent à son apogée, au milieu du 14^e siècle, lorsque la papauté installée en Avignon permet aux religieux méridionaux d'accéder aux premières places et d'en faire profiter leurs églises. Résultat, un ensemble unique, à la fois austère et chatoyant, que l'on peut encore mieux admirer par dessous comme sur la vue ci-contre.

chevaline par les militaires au 19^e siècle, elle subit tous les outrages avant d'être sauvée par des connaisseurs dont Viollet le Duc qui écrit en 1848 au ministre de l'Instruction publique : « Ces peintures attireraient tous les artistes européens si elles étaient placées à Pise, à Rome ou à Naples. À Toulouse, elles ne servent plus qu'à décorer l'écurie des chevaux morveux et ne sont vues que par des soldats du Train. »

2 Le cloître

Il a été édifié au début du 14^e siècle, sans doute à la place d'un premier cloître du 13^e siècle. À moitié détruit lors de la transformation en caserne dans la première moitié du 19^e siècle, il servira ensuite de cour de récréation du lycée jusqu'en 1958. Les enquêtes de Maurice Prin à Toulouse et dans les environs permettent de retrouver un certain nombre des chapiteaux d'origi-

ne ainsi que d'autres éléments provenant d'un autre cloître toulousain inconnu. Résultat, le cloître retrouve en 1969 ses galeries est et sud et unifie de nouveau ce qui reste du bel ensemble des Jacobins.

3 Le réfectoire

Les frères y prenaient leur repas, sans viandes, deux fois par jour. Au bout de la première table, où sont les frères, le prieur est le dernier servi. « Servants », cuisiniers, infirmiers, novices mangent à la deuxième table au bout de laquelle sont les frères qui ont commis une faute (eux sont au pain et à l'eau). On mange en silence, en écoutant un frère faire la lecture.

4 La salle capitulaire

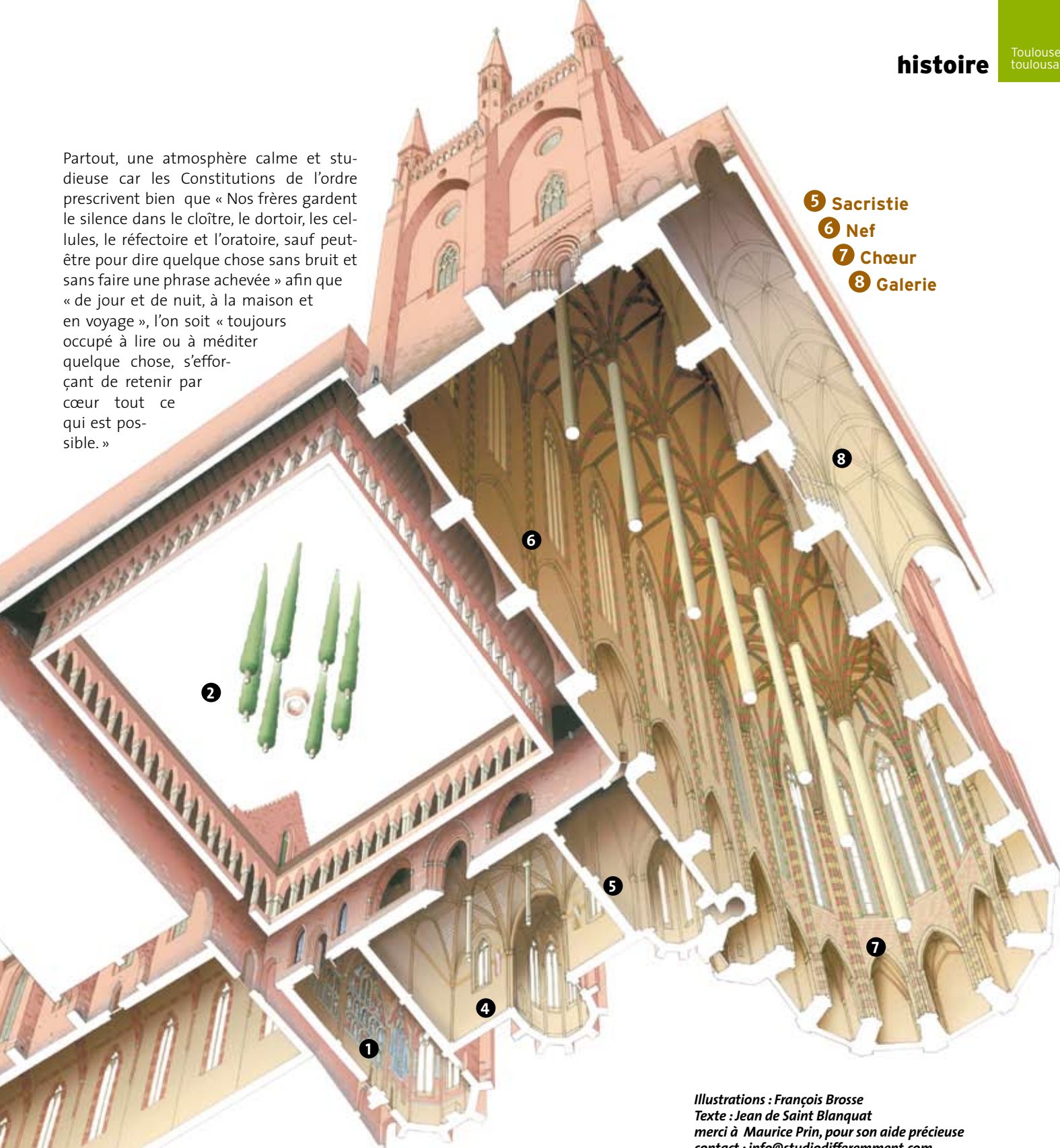
Créé à Toulouse, l'ordre dominicain (« Ordo Praedicatorum » ou OP) est divisé dès l'origine en « provinces ». Celle de « Provence » rassemble les « maisons » (couvents) de la partie du royaume où l'on parle occitan. Chaque maison, chaque province et l'ordre lui-même est dirigé par un chapitre, une assemblée de frères qui prend ses décisions démocratiquement. À noter que le chapitre « de France », la partie nord du royaume où l'on parlait français, se réunissait lui rue Saint-Jacques à Paris, d'où le nom de « Jacobins » rapidement donné aux frères (et à l'église qui nous occupe).

Les bâtiments disparus

Dans le dortoir, les frères dormaient « avec leur tunique et leurs chausses, la ceinture serrée ». Le sommier est interdit. Lits de paille, sacs de laine ou paillasses sont seuls autorisés. Dans l'infirmerie sont les malades qui, eux, peuvent manger de la viande « dans la mesure où l'exige la gravité de leur maladie ». Dans les cellules travaillent les étudiants méritants.



Partout, une atmosphère calme et studieuse car les Constitutions de l'ordre prescrivent bien que « Nos frères gardent le silence dans le cloître, le dortoir, les cellules, le réfectoire et l'oratoire, sauf peut-être pour dire quelque chose sans bruit et sans faire une phrase achevée » afin que « de jour et de nuit, à la maison et en voyage », l'on soit « toujours occupé à lire ou à méditer quelque chose, s'efforçant de retenir par cœur tout ce qui est possible. »



Illustrations : François Brosse
Texte : Jean de Saint Blanquat
 merci à Maurice Prin, pour son aide précieuse
 contact : info@studiodifferemment.com

STUDIO  IFFÈREMENT

Déjà paru :
 Le grand siège de Toulouse (dec-janv)
 La construction du Pont-Neuf (fév)
À paraître le mois prochain : L'affaire Calas (Avril)

À lire : l'église des Jacobins de Toulouse. (M. Prin)
 Cahier de Fanjeaux N° 9, Centre d'études historiques de Fanjeaux.
 Les Jacobins 1385-1985 (M. Prin) Catalogue de l'exposition qui s'est tenue aux Jacobins en 1985
 « Constitutions primitives de l'Ordre des Prêcheurs » dans la rubrique « Documents » du site internet
 de l'Ordre dominicain (<http://www.op.org/international/francais/index.html>).